

Présentation

Hélène Marcotte et Pierre Rajotte

Volume 22, numéro 2 (65), hiver 1997

Henri-Raymond Casgrain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201297ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201297ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Marcotte, H. & Rajotte, P. (1997). Présentation. *Voix et Images*, 22(2), 201–204.
<https://doi.org/10.7202/201297ar>

Présentation

Hélène Marcotte, Université du Québec à Trois-Rivières
Pierre Rajotte, Université de Sherbrooke

Tant par son rôle d'animateur et de «protecteur de la bonne littérature canadienne¹» que par ses œuvres aussi variées que nombreuses pour l'époque, Henri-Raymond Casgrain est considéré par les historiens de la littérature comme l'un des principaux acteurs de la vie littéraire québécoise du xix^e siècle. Jusqu'à présent toutefois, on s'est plus intéressé au rayonnement du personnage et à son «opportunisme» qu'à ses écrits littéraires. Qu'il suffise de rappeler la thèse de Réjean Robidoux selon laquelle Casgrain «s'est mis au centre de tout: en littérature, il a joué tout le temps les vedettes, imposant ses vues, ses normes, à toute l'époque jusqu'à Camille Roy y compris²». Des disciples, comme Joseph Marmette et Laure Conan, lui attribuent volontiers le titre de «père de la littérature canadienne». «C'était là sa "gloire", qu'il recherchait avec une assurance candide et un opportunisme savoureux³», de dire Robidoux. Les adversaires de Casgrain lui concèdent aussi ce titre, mais sur un mode ironique cette fois: «Son désir de tous les jours ce serait d'exercer une espèce de magistrature sur tous les écrivains canadiens, et de mettre un peu la main à tout ce qu'ils publient⁴», lance Adolphe-Basile Routhier sous le pseudonyme de Jean Piquefort.

Le présent numéro se propose justement de faire le point sur ce personnage de l'histoire littéraire, et plus précisément de relever certaines stratégies qu'il a déployées pour favoriser sa reconnaissance comme «père de la littérature canadienne». Quel rôle Casgrain a-t-il joué dans l'éclosion et l'établissement de la littérature nationale? Comment marque-t-il son appartenance au champ littéraire? Ses œuvres témoignent-elles, au même titre que ses actions et son discours critique, de sa volonté d'orienter la vie littéraire de l'époque? Rappelons en effet qu'en plus de son œuvre de critique, on doit entre autres à Casgrain plusieurs biographies, notamment d'écrivains comme François-Xavier Garneau, Philippe Aubert de Gaspé et

1. C'est le titre que lui donnait déjà Philippe Aubert de Gaspé père, en 1863.

2. Réjean Robidoux, *Fonder une littérature nationale*, Ottawa, Éditions David, 1994, p. 4.

3. Jean Piquefort, *Portraits et pastels* [1873], dans *Les Guêpes canadiennes* recueillies par Augustin Laperrière, Ottawa, 1883, vol. 1, p. 149.

4. *Ibid.*, p. 264.

Antoine Gérin-Lajoie, des récits de voyage, dont un qui connaît quatre éditions en quatre ans et qui est couronné par l'Académie française, diverses monographies historiques, un recueil de légendes et une volumineuse correspondance.

Dans un premier temps, Manon Brunet questionne la célèbre appellation «père de la littérature canadienne» que l'on assigne couramment à Casgrain. Elle en retrace l'origine, montre comment Camille Roy a contribué à occulter la figure paternelle de l'abbé, allant ainsi à l'encontre de l'image que s'en faisaient une pléiade d'écrivains du XIX^e siècle, et met en relief le rôle d'animateur de l'abbé, en s'appuyant, entre autres, sur plusieurs témoignages de l'époque. Dans un second temps, elle vérifie «dans quelle mesure le père d'une littérature nationale a [...] le pouvoir d'engendrer des écrivains nationaux». S'esquisse alors au fil de la démonstration le profil du «père nourricier» qui cherche à favoriser l'autonomie financière des auteurs, en plus de les conseiller et de les critiquer, contribuant en cela à la fondation d'une littérature nationale.

Peut-on parler de Casgrain en termes de collectionneur et/ou d'archiviste lorsqu'il s'agit de la conservation de ses propres documents (notes historiques, carnets, correspondance, etc.)? C'est à cette question que Vincent Dubost et Marie-Élaine Savard tentent de répondre dans la première partie de leur article. Ils se penchent ensuite sur les objectifs de cette conservation, principalement de la correspondance. Enfin, ils montrent de quelle façon Casgrain réutilisait ses lettres lors de la rédaction de nouveaux textes et leur conférait ainsi de nouvelles fonctions, soit celles de la lettre-preuve, de la lettre-témoin et de la lettre aide-mémoire. Ce faisant, Casgrain travaille à la fois à la constitution d'une mémoire personnelle et à la préservation, voire à la modification, de la mémoire collective.

Michel Lord s'intéresse à la réception et à la conception des *Légendes canadiennes* de Casgrain. Il montre d'abord à quel point la critique demeure partagée sur cette œuvre qui s'inscrit dans le mouvement des années 1860 visant à créer une littérature nationale. Après une période plutôt élogieuse, la critique laisse place, à partir des années 1960, à la condamnation absolue. Comment expliquer ce renversement? Selon Michel Lord, les *Légendes* témoignent d'une «science certaine» dans l'utilisation des niveaux narratifs et dans la manipulation discursive. Cela explique sans doute qu'elles aient pu servir de modèle littéraire aux épiques de Casgrain. En revanche, le discours des *Légendes* n'échappe pas au monologisme réducteur de la pensée ultramontaine. Le désir d'être reconnu aurait poussé Casgrain à se conformer au discours social de son époque plutôt qu'à le transcender. D'où la condamnation à rebours dont il est l'objet de la part de la critique récente.

Maurice Lemire aborde les œuvres historiques de Casgrain. La fondation de la revue *Les Soirées canadiennes*, qui associe la littérature canadienne à la

récupération de la tradition orale, avait amené Casgrain à se conformer au mot d'ordre de la revue en publiant ses *Légendes canadiennes*. La fondation, quelques années plus tard, du *Foyer canadien*, revue littéraire plus orientée vers les études historiques, l'incite cette fois à se mettre à l'histoire. Les travaux historiques de François-Xavier Garneau et de Jean-Baptiste-Antoine Ferland ont montré tout le profit que peut en retirer l'écrivain. Casgrain entend donc suivre les brisées de ces premiers historiens en brossant des fresques épiques des origines de la Nouvelle-France. Il adopte alors une conception providentialiste, romantique, voire littéraire, de l'histoire, conception qui correspond à ses aspirations et que même ses relations avec l'historien Francis Parkman, qui l'incite à adopter une approche plus scientifique, ne réussiront pas à transformer réellement.

Yves Bourassa et Hélène Marcotte se penchent, pour leur part, sur la biographie de François-Xavier Garneau que Casgrain publie en 1866. À partir des paramètres qui définissent la littérature nationale, paramètres que Casgrain explicite dans son article programmatique «Le mouvement littéraire en Canada», ils analysent de quelle façon l'auteur modèle le personnage de François-Xavier Garneau et informe sa vie, c'est-à-dire lui donne une forme et une signification. La transformation du réel dans cette biographie s'appuie principalement sur une double volonté d'édification, nationale et religieuse, se traduit par la mythification du biographié et s'accompagne alors d'un regard critique sur l'œuvre qui va de l'apologie à l'examen censorial.

Comme dans la plupart de ses œuvres, Casgrain ne manque pas de marquer son appartenance au champ littéraire dans ses récits de voyage. Pierre Rajotte montre que loin de se limiter aux règles du genre qui consiste à rendre compte le plus fidèlement possible de l'espace parcouru, Casgrain cherche davantage à rendre l'espace lisible à l'aide de ses lectures. En témoigne, dans ses écrits de voyage, l'abondance des citations, des souvenirs historiques et autres formes d'allusions qui constituent autant de textes dans le texte. À la référentialité, Casgrain semble préférer l'intertextualité, plus susceptible de lui assurer du capital symbolique. Dès lors, la littérature se présente comme une prosopopée de l'espace parcouru. La consignation du voyage devient une opération métaphorique de réécriture et de relecture.

Malgré leur diversité, les articles illustrent bien les nombreuses stratégies déployées par Henri-Raymond Casgrain pour se faire reconnaître comme «père de la littérature canadienne», qu'il s'agisse d'établir des relations et des réseaux favorables à la réalisation de ses projets, de s'adonner à des pratiques d'écriture conformes à l'horizon d'attente de l'époque, ou encore de recourir à des procédés discursifs, narratifs ou intertextuels accentuant son appartenance au champ littéraire. Ces articles suggèrent

donc que la pratique scripturaire d'un écrivain serait tributaire, voire indissociable, non seulement du contexte dans laquelle elle s'inscrit, mais aussi de la position qu'occuperait ou souhaiterait occuper l'auteur dans le champ littéraire. En ce sens, la trajectoire de Casgrain, dénoncée par les uns, louangée par les autres, témoignerait à tout le moins d'une remarquable cohérence en unissant fortement l'homme et l'œuvre.